

Lurelu



Quelle critique pour le théâtre jeunes publics?

Raymond Bertin

Volume 40, numéro 1, printemps-été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85447ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2017). Quelle critique pour le théâtre jeunes publics? *Lurelu*, 40(1), 19–20.



Au centre, notre chroniqueur Raymond Bertin

(photos: Vincent Sauriol)

Quelle critique pour le théâtre jeunes publics?

Raymond Bertin

Pour souligner les quarante ans de la revue *Jeu*, dont j'ai l'honneur de faire partie de la rédaction, le festival les Coups de théâtre m'invitait à animer une discussion publique lors de sa dernière édition, en novembre 2016. Cette rencontre, qui réunissait quatre intervenants des milieux journalistique, théâtral et scolaire, a permis de soulever maintes questions.

L'idée d'une table ronde sur ce sujet venait d'un constat répandu chez les praticiens : il y a peu, ou plus du tout, de couverture médiatique des arts destinés aux jeunes publics. Alors que le Québec est un pionnier du théâtre pour enfants et pour adolescents, reconnu à l'échelle internationale, et ce, depuis plusieurs décennies, la présence de cet art dans les grands médias se voit réduite aux entrefilets, quand ce n'est pas aux pages des sorties familiales de fin de semaine. La chose choque les artistes qui en ont fait une vocation et qui s'y consacrent avec le sérieux et l'intégrité qu'exigent le théâtre et les publics auxquels ils s'adressent. Une quarantaine de créateurs de ce théâtre formaient d'ailleurs l'assistance ce jour-là.

Depuis quatre décennies, la revue *Jeu* maintient son engagement envers le milieu théâtral par la critique et diverses réflexions, en s'intéressant notamment aux œuvres destinées aux jeunes. *Lurelu* aussi, par cette

chronique, par la critique de pièces publiées, par le coup de cœur annuel de votre chroniqueur en théâtre dans le numéro d'automne, fait son effort. Le problème d'occultation de cet important pan de la création théâtrale concerne avant tout les médias généralistes.

Beaucoup de questions

Nous avons invité un critique du *Devoir*, Alexandre Cadieux qui, bien qu'il cumule dix ans à titre de critique de théâtre, en est à ses balbutiements comme critique de spectacles jeunesse. Avec humour et humilité, il a confié ses «angoisses du débutant», affirmant que, tout à coup, devant une représentation destinée aux tout-petits ou aux ados, il se posait de nouvelles questions : «Au nom de qui j'écris? À qui je m'adresse? Lorsque j'écris une critique d'une pièce dite "pour adultes", je pense que je serai lu par un lectorat large sensible aux arts et à la culture. Soudain, dans l'écriture d'une critique surgissent des questions du genre : les détails sur lesquels mon regard doit se poser sont-ils les mêmes? Dois-je tenir compte davantage des réactions du public? Me connecter à la sensibilité des enfants plus qu'à la mienne? Qui va me lire?» S'inquiétant d'être un «spectateur périphérique» à qui n'est pas destiné le spectacle, Alexandre Cadieux a l'intuition qu'il s'adresse aussi au spectateur périphérique, adulte, parent ou enseignant accompagnant l'enfant au théâtre.

Pour sa part, Josée Saint-Pierre, enseignante à l'école Curé-Antoine-Labelle à Laval, très engagée dans son milieu depuis des années, a résumé les politiques ministérielles québécoises en matière d'art. Elle a expliqué le rôle des enseignants spécialistes en art dramatique, exhortant les créateurs à les considérer comme de véritables partenaires et non uniquement comme des acheteurs de spectacles. Au Québec, les élèves doivent obligatoirement avoir suivi des cours d'art pour

obtenir leur diplôme d'études secondaires. On oblige les écoles à fréquenter les lieux culturels. Selon le programme du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, en théâtre, les élèves doivent inventer ou créer des personnages ou des œuvres, interpréter des scènes ou des pièces, et apprécier des œuvres professionnelles ou réalisées par leurs pairs. Josée Saint-Pierre rappelle que les enseignants spécialistes en art dramatique agissent comme guides pour amener les élèves à repérer les signes scéniques, à partager leur point de vue sur les œuvres, à situer celles-ci dans le monde qui les entoure. Assister au théâtre nourrit le regard et le sens critique des jeunes, l'ouvre aux formes et courants théâtraux : «L'expérience du spectacle s'intègre à l'apprentissage», dit-elle, reconnaissant toutefois que les élèves du primaire et du secondaire ont des besoins différents.

Peu de réponses

Considérant la question de la critique, l'enseignante précise que la lecture des critiques dans les médias, qui consistent souvent en commentaires appréciatifs, influence peu son travail. «Nous nous appuyons davantage sur l'offre des diffuseurs et l'accessibilité des spectacles, note-t-elle : les spectacles ont une vie plus longue, alors quand on a la chance d'avoir des articles de fond sur la démarche d'un artiste ou d'une compagnie, en plus des cahiers pédagogiques fournis par les créateurs, cela nourrit notre réflexion, nous permet de faire des liens et de bâtir des chemins d'apprentissage solides, en offrant des choix éclairés à nos jeunes adultes.»

Josée Saint-Pierre constate que les structures en théâtre jeunesse sont de plus en plus performantes : «Les théâtres ont des personnes attirées au développement de public, aux communications, et les grands journaux se dédouanent, car les compagnies comblent mieux les besoins d'information des parents et des enseignants.»



Alexandre Cadieux



Josée St-Pierre



Mélanie Dumont

Cet appel à une plus grande profondeur de réflexion était partagé par plusieurs participants à la rencontre. Mélanie Dumont, directrice associée au Théâtre français du Centre national des Arts, attirée à la programmation jeunesse, a rendu compte de la couverture journalistique dont bénéficie son institution dans la région Ottawa-Gatineau. La programmatrice accorde plusieurs entrevues à la radio de Radio-Canada et à la télévision locale, qu'il s'agisse d'entrevues de vingt minutes ou de topos de trois minutes. Les spectacles présentés dans sa salle sont couverts par une chroniqueuse de la radio publique et peuvent même, à l'occasion, faire l'objet de reportages au téléjournal de 18 h. Seul bémol : il paraît plus difficile d'obtenir un article sur un spectacle pour jeunes publics dans le quotidien *Le Droit*. Une couverture tout de même à faire rêver bien des théâtres montréalais. Sans doute l'avantage de la région, où la concurrence est moins féroce. Comment ne pas s'étonner que, dans une métropole grouillante d'activités culturelles comme Montréal, les médias ne se sentent pas plus redevables d'en rendre compte?

Mélanie Dumont affirme qu'en tant que programmatrice, elle a aussi la responsabilité d'articuler et de communiquer une réflexion et une pensée sur le théâtre jeunesse au moyen des outils dont elle dispose. Elle signe notamment les éditoriaux des brochures de saison et commande à des auteurs des textes inédits sur chacun des spectacles pour les Cahiers du Théâtre français, distribués à 2000 exemplaires et dans lesquels on accorde le même traitement à tous les types de spectacles : «On s'y attarde à ce que les œuvres disent, aux enjeux, à la réflexion, à la démarche de l'artiste. Ces outils nous permettent aussi de rejoindre les enseignants. Mais il reste tout un travail à mener, selon moi, sur la façon dont on parle du théâtre jeunesse.»

Des pistes d'espoir?

Puisque la radio et la télévision s'en désintéressent, et que les imprimés sont en chute libre partout, pouvons-nous espérer voir venir un renouveau critique du côté des réseaux sociaux?

Venue de France, Marie Sorbier a cofondé et assure la rédaction en chef d'*I/O*, journal dédié aux festivals de théâtre à travers le monde, en versions papier et numérique. Née à la suite d'échanges sur les médias sociaux d'amateurs de théâtre lors du Festival d'Avignon, l'initiative a reçu l'appui de la ministre de la Culture et le soutien de journaux ayant ouvert leurs locaux à la nouvelle rédaction, formée de gens d'horizons divers, universitaires, journalistes, avocats à la plume vive, au ton direct et engagé. «Il faut dire que la critique, en France, est dans un état catastrophique : ils sont une dizaine de critiques un peu blasés, de plus de soixante ans – ce sont eux-mêmes qui le disent – à se partager l'ensemble de la couverture, cela manque de nouveaux regards, lance-t-elle, et notre journal répond à un besoin du public.» *I/O*, composé à 70 % de critiques, ne fait pas non plus de différence entre le théâtre jeunesse et celui destiné aux adultes, et publie souvent deux critiques, l'une favorable, l'autre pas, sur le même spectacle. Elle

se dit fière de ce journal, qui sort à présent une édition de seize pages tous les dix jours et qui reçoit des invitations de festivals de partout dans le monde. La rédaction, mobile, compte sept permanents et trente rédacteurs indépendants, et sera représentée à Montréal en mai prochain, pour la deuxième fois, au Festival TransAmériques.

«On ne mentionne jamais s'il s'agit d'un spectacle jeunes publics ou non, précise-t-elle, on va même envoyer un critique *hardcore* pour découvrir un art qu'il ne soupçonne pas... On veut parler d'esthétique, de références : est-ce que ce spectacle prend les enfants pour des êtres intelligents?» Mélanie Dumont renchérit : «Le théâtre jeunes publics n'est pas un genre théâtral, chaque artiste part de soi, il y a une diversité de formes et d'approches dont il faut rendre compte.» Lors de l'échange avec le public, on a souligné le fait que cette belle histoire française avait peu de chances de se produire au Québec... où la véritable critique n'existe à peu près plus, et ce, pour tous les types d'art. Les créateurs en appellent à un compagnonnage à nourrir entre journalistes, artistes, diffuseurs et conseillers pédagogiques. Certaines structures misent sur des clubs ou des cercles de jeunes critiques, où les enfants et adolescents sont initiés à cet aspect en même temps qu'au théâtre. Peut-être ces futurs adultes apporteront-ils le changement. Pour le moment, on voit peu d'espoir dans les médias sociaux, où improvisation et commentaire sont rois.



Marie Sorbier